

Anna Lietti

Le génie avait un fils schizophrène. Mort au Burghölzli de Zurich sans avoir revu son père depuis trente ans. Un roman met en scène son destin. Mais rend-il justice aux véritables protagonistes du drame? Controverse.

C'est l'histoire d'un esprit génial, qui a bouleversé notre conception de l'espace et du temps. D'un homme courageux, qui a résisté au nazisme, puis au macarthysme. Mais qui s'est retrouvé impuissant face à l'énigme la plus douloureuse de sa vie: celle de la folie de son enfant. «Mon fils est le seul problème qui demeure sans solution», écrit Albert Einstein à un ami depuis l'exil américain où il mourra en 1955. Dix ans plus tard, Eduard Einstein, son cadet atteint de schizophrénie, décède à son tour à l'hôpital psychiatrique Burghölzli de Zurich. Le père et le fils s'étaient vus pour la dernière fois en 1933.

Qui connaissait le sombre destin d'Eduard? Porté cet automne devant le grand public par un roman de Laurent Seksik*, il est resté longtemps occulté. Du vivant d'Albert, les biographies déjà nombreuses du grand homme évitaient de le mentionner. L'exemple le plus frappant de cette discrétion est celui de Carl Seelig: pendant les dix dernières années de sa vie, ce mécène zurichois, également proche de Robert Walser, a offert à Eduard Einstein son amitié et la distraction bienvenue de sorties hebdomadaires. Mais dans sa biographie d'Albert parue en 1956, il mentionne à peine l'existence d'Eduard, respectant l'extrême réticence du physicien à parler de sa vie privée en général et de son fils en particulier. Eduard n'apparaîtra dans les biographies qu'à partir des années 90.

Un roman à trois voix. Qu'y a-t-il derrière ce silence? Un échec, répond Seksik. Une trop grande peur de regarder la folie en face. Une lâcheté, peut-être la seule dont se soit rendu coupable le grand homme. L'Einstein du roman est un père absent depuis le départ, davantage encore après la séparation qui a vu la mère, Mileva, rentrer à Zurich avec ses deux garçons tandis qu'il restait à Berlin où il se remariera. Un père qui souffre certes pour son fils, mais qui, en exil, cessera de lui écrire et ne reviendra jamais le voir.

La statue du génie. Le livre dit aussi le martyre de ce dernier, Eduard qui fut un garçon brillant, excellent pianiste, passionné de psychanalyse et aspirant médecin. Un homme dont la folie a certes une origine génétique – sa tante maternelle Zorka est aussi passée par le Burghölzli et sa mère est décrite par les psychiatres comme «une personnalité schizoïde». Mais sur lequel pèse aussi lourdement la statue du génie: «Qu'ai-je fait pour ne pas exister? Il n'y a pas de place dans ce monde pour un autre Einstein. Je pâtis d'un trouble du culte de la personnalité.» Un homme qui voue à son géniteur une haine farouche et ne se remet pas de son abandon.

Le livre narre enfin le désespoir d'une femme, Mileva Maric, brillante étudiante à l'École polytechnique de Zurich où elle rencontre Albert, complice intellectuelle dans les années scientifiquement décisives. Mileva, qui a abandonné ses ambitions professionnelles pour élever ses deux garçons. Qui subit l'humiliation de l'adultère, puis la violence du divorce, avant de finir sa vie dans un terrible tête-à-tête avec l'enfant fracassé, son enfant douloureux et trop proche.

Laurent Seksik a pris le parti de raconter ces trois destins avec la fougue identificatrice qui a fait le succès d'un de ses précédents livres, *Les derniers jours de Stefan Zweig*. S'appuyant sur des biographies disponibles, comblant les lacunes par son imagination de romancier, il s'est mis dans la peau de ses trois personnages, en quête de «la réalité profonde des êtres». Ainsi, l'écrivain, qui fut interne en psychiatrie, plonge dans le miroir brisé de l'esprit d'Eduard et nous restitue, entre délire

et lucidité extrême, un monologue intérieur saisissant.

Quant à savoir si cette «réalité profonde» coïncide avec la réalité historique, c'est une autre paire de manches. «Ce que je raconte est une vérité au moins aussi vraie que celle des biographes», affirme l'auteur, agacé par la polémique lancée dans les pages de Libération (3 octobre) par Simon Veille, auteur d'Einstein dans la tragédie du XXe siècle (Imago). Le journaliste et historien relève dans le roman de Seksik nombre d'imprécisions factuelles – à commencer par la date de naissance d'Eduard ou l'année de son premier internement. Il explique aussi qu'Albert Einstein a inspiré, sans prendre la peine de les démentir, autant de légendes que de récits véridiques concernant sa vie. Et regrette que le romancier se soit adossé à des auteurs dont les recherches récentes ont prouvé le peu de fiabilité.

Quelques dates briguebalantes, quelques épisodes contestés, est-ce si important? Oui, si cela distord l'image d'une personne qui a existé, répond Barbara Wolff des archives Einstein à Jérusalem: «Je respecte le propos du romancier, mais quand un auteur choisit comme protagoniste une figure historique, il lui doit quelque chose de l'ordre de la vérité.»

Gardienne de la mémoire d'Albert Einstein, Barbara Wolff est aussi probablement à ce jour la personne la plus précisément documentée sur Eduard, dont elle prépare une biographie. Elle a épluché les dernières archives familiales rendues accessibles après 2006 et fouillé dans le dossier de tutelle d'Eduard à Zurich.

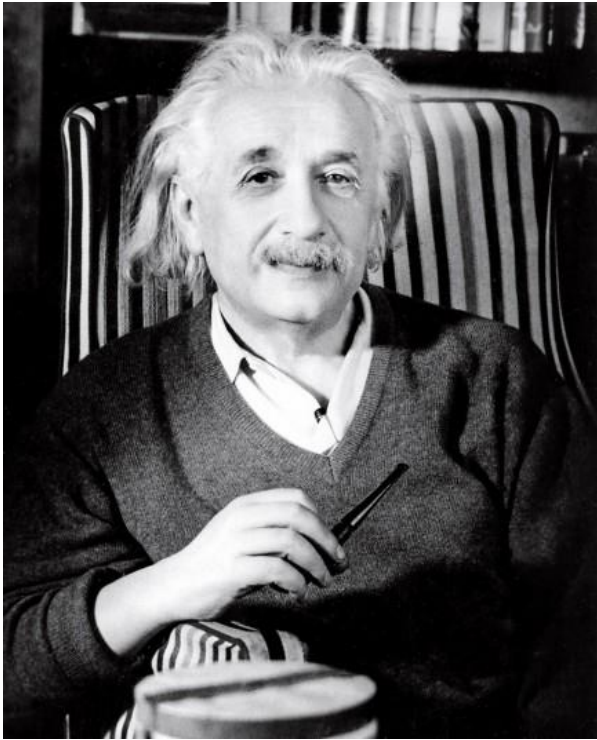
Ce qu'elle reproche, en substance, à Laurent Seksik, c'est d'avoir dramatisé le tableau de la souffrance d'Eduard pour mieux émouvoir le lecteur, noirci la figure d'Albert et angélicisé celle de Mileva.

Ainsi, dans le livre, Eduard subit des cures d'électrochocs à un moment où elles n'existaient pas encore, il ne cesse de vouloir se jeter par la fenêtre, il passe la moitié de sa vie – soit presque trente ans – en asile psychiatrique où il meurt pauvre et relégué à la fonction de jardinier. En fait, corrige Barbara Wolff, c'est quatorze ans en tout qu'Eduard a passés à l'asile, les cures d'électrochocs furent plus tardives et rares que dans le livre, tout comme les tentatives de suicide. Et si sa solitude fut grande après la mort de Carl Seelig en 1963, il n'était pas démuné: son tuteur continuait à gérer les fonds légués par son père. A son décès, le cadet du grand physicien laissait derrière lui 60 000 francs. Quant au jardinage, c'était une activité prescrite par les psychiatres pour ses effets thérapeutiques.

Le mystère d'un esprit égaré. Significativement, ajoute la biographe, dans les années qui suivent la mort de sa mère, Eduard va mieux. Il vit dans une famille d'accueil, et seule la maladie de la maîtresse de maison l'oblige à retourner au Burghölzli en 1957. En un mot: pour Barbara Wolff, c'est la mère, et non le père, qui représente le plus grand danger pour ce fils fragile. «Elle n'a que lui, et sa maladie lui permet de le garder rien que pour elle. C'est mon interprétation, mais je dirais que, d'une certaine manière, elle souhaite qu'il soit malade.»

Albert a donc failli à son rôle de père séparateur, dirait un psychanalyste. Mais il s'est montré, comme père divorcé, beaucoup moins négligent que dans le livre: «Durant l'enfance de ses fils, il se rend à Zurich plusieurs fois par année et passe plusieurs semaines de vacances annuelles avec eux», précise l'archiviste. Et cette haine du fils pour le père, omniprésente dans le livre? «Je ne peux pas exclure qu'il l'ait exprimée aux psychiatres, mais on ne trouve aucune trace, directe ou indirecte, d'un tel sentiment dans la correspondance familiale, ni ailleurs.»

Reste l'effroi du génie devant le mystère d'un esprit égaré. Qu'Albert Einstein, même après 1945, n'ait pas trouvé le moyen de revoir son fils, voilà qui démontre, sans équations, que l'intelligence ne protège pas de l'angoisse. Au contraire ?



Laurent Seksik
Le cas
Eduard Einstein

roman

Flammarion
rentrée littéraire

« Les gens prétendent que je suis fou.
Je suis le fils d'Einstein. »

